

POUR UNE VIE D'INSOUMISSION

Il semble que la révolution soit de nouveau en faveur. Que l'histoire ne soit pas encore finie, contrairement à ce dont on voulait convaincre le bon peuple. Pourtant, Cyril L. R. James, en hommage à qui ce numéro de *Baobab* est édité, avait, dans son chef-d'œuvre *World Revolution* (1937), prévenu du cours futur –mais récent pour nous– de l'histoire : « If capitalism proved to be still progressive, then the Soviet Union was premature and would undoubtedly fail. It was simple Marxism that the new Society could not exist for any length of time unless the old had reached its limits. But the conflict was not a conflict of entities already fixed. Capitalism in decay might still be powerful enough to overthrow the first Socialist State, whence it would gain a longer lease of life¹. » Le monde, notre monde, ne peut donc qu'être en révolution. A cause de –ou grâce à– la présente crise du capitalisme financier, la bipartition socio-politique des peuples redevient visible en Europe et aux Etats-Unis. En effet, Patriciens et Plébéiens sont à nouveau face-à-face. L'ombre se dissipe autour du 1%. L'époque répète le primitif modèle de civilisation esclavagiste, brutal et égoïste, doté d'institutions politiques et juridiques oppresseurs, que l'Occident a disséminé dans les quatre parties du monde. Modèle dont l'ostracisme par l'inégalité ôte à la plèbe tout espoir d'amélioration de sa condition.

Or, selon Cheikh Anta Diop, dans toute révolution, l'élément fondamental est précisément le système de production, car « pas de mode de production esclavagiste, pas de situation révolutionnaire et partant, pas de révolution ». Il estime qu' « en dernier ressort, le moteur de l'histoire est dans la volonté des classes opprimées de se libérer de leur condition. Si cette dernière est intolérable, si elle est humainement inadmissible, insupportable, la conscience révoltée devient révolutionnaire² ».

La chute du mur de Berlin, la « victoire » du capitalisme et la conversion du bloc rival à l'économie de marché ont hâtivement été données, d'un côté pour « la fin de l'histoire », et de l'autre pour « l'aube du choc des civilisations », en ce qu'elles servaient à occulter l'antique antagonisme de classes, la nature réelle des conflits contemporains. Politiques et média, depuis une génération, ont travaillé à voiler le caractère foncièrement asservisseur de ce « nouveau » capitalisme triomphant. La Révolution française avait vécu. Ce passé imparfait passait, enfin. On pouvait en écrire le livre noir. Marx était définitivement devenu obsolète ! Dans l'ombre de François Furet, les héritiers de Maistre et Bonald, nouveaux clercs de cour, œuvraient à refermer l'hypothèque révolutionnaire en dévoilant le masque hideux et la funeste et inutile odyssee. Ces intellectuels médiatiques avaient convaincu plus d'un que la démocratie libérale s'était installée, au fil des ans et du fait de sa qualité intrinsèque, comme l'horizon indépassable de notre temps. En cela, ils ne faisaient que continuer par d'autres moyens la guerre contre les peuples en lutte pour leur liberté. Car, comme l'assure Laurent Bonelli, « produire des représentations du monde social constitue ainsi une dimension

¹ Cyril James, *World revolution*, Londres, Humanities Press Edition, 1937, pp. 119-120.

² Cheikh. Anta. Diop, *Antériorité des civilisations nègres : mythe ou vérité historique ?*, Présence africaine, Club africain du livre, Abidjan, 1972, pp 181-189

fondamentale de la lutte politique³ ». Pourtant, derrière l'écran cathodique, ce système avait rarement été aussi violent⁴, les inégalités du capitalisme financier monopolistique (désormais baptisé néo-libéralisme) surpassaient, et de loin, ceux du capitalisme version XIXe siècle. C'est ce théâtre d'ombres que la crise fait voler en éclats.

La Révolution est donc de retour, elle phosphore, ici et là, dans les couleurs boréales du Grand Soir, posée en option. Un cycle se clôt. De Kigali à Caracas en passant par Seattle, Gênes, Athènes ou Port-au-Prince –encore–, une même mondialisation esclavagiste engendre une réponse identique. Il s'agit dès lors de ne point laisser aux hérauts de l'ordre établi, thuriféraires du monde comme il va, le monopole sur la construction de catégories de perception et d'interprétation de la réalité. Puisque « donner le sens des faits, trouver les mots ou les catégories pour les dire constituent des batailles décisives⁵ ». Encore moins laisser d'obscurantistes théocrates thermidoriens ayants parasités des révoltes logiques se faire passer pour des révolutionnaires.

La pensée commune des textes réunis ici est que la révolution est le destin de l'humanité si elle souhaite devenir... humaine. Les auteurs n'ont donc pas suivi le conseil de Max Gallo : « Qui dit révolution dit irruption de la violence. La responsabilité majeure de qui a accès à la parole publique est de mettre en garde contre cette irruption⁶ ». On entend clairement dans cette invite –dirons-nous injonction– ce « préjugé profond contre la révolution sociale et un engagement en faveur des valeurs et de l'ordre social de la démocratie bourgeoise libérale⁷ » contre lesquels Noam Chomsky mettait précisément en garde les intellectuels. Pour les 111 ans de la naissance de James, le devenir rebelle des futures générations face à tout ordre injuste est ce que nous célébrons. Toute une vie d'insoumission légitime cet ouvrage : « I have long believed that a very great revolutionary is a great artist, and that he develops ideas, programs, etc, as Beethoven develops a movement. »

Abdoulaye Sylla
Bruxelles, juin 2011

³ Laurent Bonelli, « Combien de divisions ? » in *Manière de voir : La guerre des idées*, N°104, avril-mai 2009, p. 4.

⁴ Lire de Jean Ziegler, *L'empire de la honte*, Fayard, Paris, 2005.

⁵ Laurent Bonelli, *op. cit.*, p. 4.

⁶ Cité par Serge Halimi, « Eloge des révolutions » in *Le Monde diplomatique*, N°662, mai 2009, p. 20.

⁷ Noam Chomsky, *Raison et liberté*, Marseille, Agone, 2010, p. 174.